

OEUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

Avec Figures.

~~~~~  
TOME TRENTE-CINQUIÈME.  
~~~~~



A PARIS,
CHEZ GRABIT, LIBRAIRE,
RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, N.º 8.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

~~~~~  
1816.

---

---

## AVENTURE

### D'UNE BELLE MUSULMANE.

---

UN jeune gentilhomme de Bohême, nommé Verdinitz, étoit depuis plusieurs années dans l'esclavage, et se consolait par le bonheur de plaire à la fille de son maître, qui ne lui avoit pas fait acheter trop cher la conquête de son cœur. Le lieu de leur demeure se nommoit Hradisch, ville de Bulgarie. Verdinitz, soutenu par l'amour et par l'espérance qu'il avoit d'engager sa maîtresse à prendre quelque jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de son *patron* ; et s'étant aperçu que sa passion dominante étoit l'avarice, il s'appliquoit particulièrement à lui faire prendre une bonne idée de son économie. Il y réussit si heureusement, que le Turc après l'avoir mis à diverses sortes d'épreuves, lui crut autant de conduite que de fidélité ; et le prenant un jour à part, il lui donna une marque de confiance qui paroitra fort étrange dans un avare. J'ai, lui dit-il, une opinion de votre honnêteté que j'en'ai pas de celle d'au-

un Turc. D'ailleurs vous n'avez ici ni amis ni parents, à qui vous puissiez souhaiter plus de bien qu'à moi; ces deux considérations me portent à faire choix de vous pour une commission d'où dépend tout le repos de ma vie. Dites-moi naturellement si je me trompe dans l'idée que j'ai de votre probité et de votre zèle. Verdinitz répondit d'une manière capable de l'augmenter. Aussitôt le vieillard l'embrassa, en lui donnant les noms les plus tendres; ensuite il le prit par la main, et tournant plusieurs fois la tête pour s'assurer s'il n'étoit vu de personne, il le mena par plusieurs détours dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement, et dont il ouvrit la porte avec une grosse clé. Le lieu étoit obscur, et la seule fenêtre qui servoit à l'éclairer étant gardée par une grille fort serrée, il ne paroissoit guères différent d'une prison. C'est ici, dit l'avare, que je tiens mon or et mon argent renfermé. J'en ai des sommes immenses, qui sont le fruit de mon travail et de mes épargnes; et continuant d'ouvrir plusieurs armoires, il fit voir à Verdinitz des richesses sans nombre. Vous confesserai-je, reprit-il, ce qui manque à mon bonheur? Je suis troublé par la crainte de le perdre. Il me faut quelqu'un sur qui je puisse me reposer du soin de mon trésor, quelqu'un qui veille sans cesse à le garder, qui m'avertisse au moindre bruit; enfin quelqu'un dont la fidélité me délivre de l'inquié-

tude continuelle où je suis. Me promettez-vous cette marque d'affection ? Soyez sûr qu'il ne vous manquera rien, et qu'après mon argent, vous serez ce que j'aurai de plus cher au monde.

Verdinitz, qui ne prévoyoit point à quoi sa promesse alloit l'engager, ne balança point à se lier par les plus redoutables serments. Le vieillard fort satisfait, renouvela ceux qu'il avoit déjà faits de le récompenser au-delà de ses désirs, et fermant avec soin toutes les armoires, il embrassa de nouveau son esclave, lui recommanda le secret et le zèle, et sortit du cabinet dont il tira la porte aussitôt sur lui.

Cette surprise, le plus bizarre effet peut-être que l'avarice ait jamais produit, auroit été funeste à Verdinitz si sa fermeté naturelle ne l'eût secouru ; car, dans le premier désespoir qu'il ressentit de s'être laissé tromper si cruellement, il fut tenté de s'en prendre à lui-même et de se casser la tête contre la porte qu'il ne pouvoit ouvrir. D'un autre côté, son maître, qui ne l'avoit peut-être pas pris au moment qu'il sortoit de table, et qui, dans la crainte qu'on ne découvrit sa route, attendit des heures favorables pour lui porter sa nourriture sans être aperçu, le laissa si long-temps à jeun, que le seul manque d'aliments faillit à lui causer la mort. L'amour, l'horreur de la solitude, la crainte de quelque suite encore plus triste dont il pouvoit se défier, et dont

il n'avoit aucun moyen de se défendre, tout se réunissoit pour l'accabler. A-la-vérité, il reçut au bout de deux jours la visite de son maître, et quelques mets excellents qui lui furent présentés avec beaucoup de précautions, et comme au travers de la porte qui ne fut ouverte qu'à-demi. On l'exhorta en même-temps à la vigilance, à la discrétion, à la patience et à mille vertus qu'il pratiquoit déjà malgré lui. Il auroit pu prendre ce moment pour protester contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu consentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déjà trop tard, et qu'il ne pouvoit même se plaindre sans alarmer son avare, et par conséquent sans s'exposer à quelque vengeance funeste, cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre sa délivrance de la bonté du ciel ou de quelque circonstance favorable que le temps pouvoit faire naître. En effet, après plus de quinze jours de ce martyre, il entendit pendant la nuit quelque bruit à la fenêtre, et levant les yeux vers ce secours inespéré, il aperçut la lumière d'une petite lanterne qu'on s'efforçoit de faire passer au travers de la grille, comme pour examiner s'il y avoit quelque chose de renfermé dans le cabinet. Quoiqu'il ne lui fût pas facile de distinguer le son d'une voix qui tâchoit aussi de se faire entendre, il conçut qu'on étoit là pour le servir, et s'étant approché, sa joie fut égale à sa surprise en recon-

noissant sa maîtresse qui étoit au sommet d'une échelle, et qui cherchoit avidement à le voir.

Elle eut toute la liberté de lui parler, et lui celle de l'entendre; mais la grille les tenoit séparés malgré eux. *Plomby*, c'est le nom qu'elle prend à la tête de ses mémoires, rendit compte à son amant de toutes les alarmes que son absence lui avoit causées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs soupçons, et plus ingénieuse à se faire des sujets d'inquiétude, qu'à trouver des raisons de se rassurer, elle avoit vécu pendant plusieurs jours dans des agitations mortelles, jusqu'au moment que son père, dont elle observoit toutes les démarches, ayant pris le chemin du cabinet avec les précautions d'un homme qui craint d'être observé, et chargé d'ailleurs de quelques aliments dont il s'étoit secrètement pourvu, elle n'avoit pas douté que, dans quelque intention que ce pût être, il ne tint *Verdinitz* renfermé. Elle avoit eu besoin ensuite du secours d'un autre esclave, pour se procurer une échelle et les autres moyens qu'elle avoit employés. Il étoit avec elle, et quoiqu'elle fit peu de fond sur sa fidélité, elle avoit mieux aimé s'exposer au risque d'être trahie, que de manquer une occasion de s'éclaircir qu'elle ne pouvoit espérer autrement.

*Verdinitz* raconta de son côté, à la tendre *Plomby*, tout ce qu'il avoit souffert dans sa solitude, et de quelle manière il y avoit été conduit. Dans la joie

qu'ils ressentoient de se voir, ils se flattèrent que l'amour ne laisseroit pas leur bonheur imparfait, et qu'à quelque prix que ce fût, ils trouveroient quelque moyen de forcer la grille. Ce fut leur seule occupation pendant plusieurs nuits; mais lorsque l'ouvrage étoit déjà fort avancé et que l'amant attendoit l'heure où sa maîtresse avoit compté de le finir, il fut extrêmement surpris de voir paroître sur l'échelle, au-lieu d'elle, l'esclave dont elle avoit employé les secours. Il apprit de lui que sa maîtresse avoit été mariée le même jour, suivant l'usage des Turcs, c'est-à-dire, sans avoir été prévenue; et qu'elle venoit d'être livrée à son mari qui étoit le gouverneur de Hrasdisch. En quittant néanmoins la maison de son père, elle faisoit dire à Verdinitz que ce n'étoit pas sans un mortel déplaisir qu'elle se voyoit forcée de céder à la violence; qu'elle l'aimeroit toujours; qu'elle disputeroit long-temps les droits du mariage au gouverneur, et qu'elle l'exhortoit à se hâter, avec le secours de l'esclave, de se sauver de sa prison, pour l'aider à se mettre elle-même en liberté; ce qui lui seroit peut-être plus facile que dans la maison de son père, ou ce qui étoit du-moins beaucoup plus nécessaire et plus pressant.

Il en falloit bien moins pour porter Verdinitz à tout entreprendre. La grille ne résista pas long-temps à des efforts animés par l'amour et par la jalousie. Mais au moment qu'il se vit libre et prêt

à sortir, il fut arrêté par un scrupule embarrassant. Il se voyoit au milieu d'un amas prodigieux d'or et d'argent, qui ne lui appartenoit point à-la-vérité, mais auquel sa maîtresse devoit avoir part un jour par le droit de sa naissance. Il étoit chargé par elle-même de travailler à sa liberté, et sans argent on ne réussit point dans ses entreprises. C'étoit pour elle, en un mot, qu'il alloit s'employer : ne lui étoit-il pas permis d'emporter une somme considérable pour la tirer d'embarras, et pour le dédommager de toutes les espérances auxquelles elle seroit obligée de renoncer en prenant la fuite avec lui ? Ces réflexions l'agitèrent longtemps. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une serrure que la grille. Les instruments étoient entre ses mains. Cependant sa générosité naturelle fut la seule loi qu'il suivit. A quelque sort que l'amour et la fortune pussent le réserver, il résolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur et de la vertu. En s'attachant à cette résolution, il prit le parti de descendre promptement pour sortir de la maison avant la fin de la nuit, et il recommanda à l'esclave qu'il laissoit après lui, de remettre la grille et l'échelle en si bon ordre qu'on ne pût du moins s'apercevoir tout-d'un-coup de sa fuite.

Malheureusement celui-ci n'eut pas la même délicatesse. A-peine se vit-il seul, que ne doutant pas, sur les soupçons qui ne manquent point de se



**répandre dans la maison d'un avare, que le lieu où** il étoit ne contînt le trésor de son maître, il ne put résister à l'envie de s'enrichir par un vol dont il s'imagina qu'on ne pourroit jamais l'accuser. Il força plusieurs armoires. Un peu de diligence l'auroit peut-être mis à couvert ; mais l'avidité de tout voir, et celle de rendre sa charge plus riche en choisissant ce qu'il croyoit de plus précieux, l'arrêtèrent si long-temps qu'il fut surpris par le Turc. Cet avare, à qui sa passion ne permettoit jamais de jouir d'un sommeil tranquille, s'éveilla au milieu de la nuit, et sans autre motif que le penchant continuel qu'il avoit à la défiance, il lui prit envie de se promener jusqu'à la porte de son cabinet. Prêtant l'oreille au moindre bruit, il entendit bientôt qu'il se faisoit du mouvement dans ses espèces. Il ouvrit brusquement la porte, et sa présence glaça de frayeur le misérable esclave.

Il n'eut pas de peine à se saisir de lui. Dans le premier transport de sa rage, il auroit eu assez de force pour l'étrangler de ses propres mains, s'il n'eût voulu connoître ses complices. Il se croyoit volé jusqu'au dernier sou, et quoiqu'il n'aperçût point Verdinitz, il s'imagina d'abord qu'étant de concert sans doute avec celui qu'il tenoit, il avoit déjà pris la fuite avec la meilleure partie de sa proie. Cependant, après bien des marques de fureur, et des interrogations sans ordre, il comprit

par les réponses du criminel qu'il étoit moins malheureux qu'il n'avoit cru, et qu'il n'avoit pas fait la moindre perte. Cette assurance l'ayant rendu plus tranquille, il se fit raconter toutes les circonstances de l'aventure, et l'esclave qui n'avoit pas d'autre ressource que la sincérité pour sauver sa vie, lui confessa non-seulement le dessein qu'il avoit eu de le voler, mais encore la fuite de Verdinitz, ses liaisons avec Plomby, et l'ordre qu'il avoit reçu d'elle de l'enlever s'il pouvoit à son mari. Cette déclaration n'eut point l'effet que l'esclave en avoit espéré. Il fut empalé le lendemain.

Verdinitz apprit bientôt son triste sort, et les recherches que son maître faisoit pour le découvrir; nouveau sujet de frayeur, qui, dans une âme vulgaire, auroit éteint tout-à-la-fois le courage et l'amour. Cependant, pour ne pas donner une idée trop affreuse de sa situation, il ne faut pas remettre plus long-temps à déclarer qu'il fut soutenu par deux circonstances extrêmement favorables. L'une étoit le fond qu'il pouvoit faire sur l'amitié d'un riche négociant de Hradisch, fugitif de Bohême, qui l'avoit toujours traité moins en esclave qu'en homme d'une considération distinguée dans leur patrie commune, et chez lequel il s'étoit réfugié après s'être échappé du cabinet de son maître. Sa vie étoit non-seulement à couvert dans une maison si sûre, mais il avoit encore l'a-

avantage d'être informé de toutes les démarches de son maître, et de pouvoir ainsi régler les siennes. L'autre ressource étoit de pouvoir se figurer avec raison que quelques aveux que son maître eût pu tirer de l'esclave qu'il avoit fait punir, il n'y en avoit point qui pût tourner à sa honte, ni le faire accuser d'un autre crime que d'avoir pris la fuite. Et quand il auroit pu craindre que sa tendresse pour Plomby, et les desseins qu'il avoit sur elle ne fussent connus de son père, il s'imaginait bien que ce ne sont pas là de ces lumières qu'on se hâte de communiquer à un mari, et par conséquent qu'il n'avoit rien de plus dangereux à redouter de la part du gouverneur, ni plus de difficultés à vaincre dans l'entreprise qu'il méditoit.

Les femmes des Turcs, dans la Bulgarie, tirant quelque avantage du voisinage des chrétiens, sont beaucoup moins resserrées que dans le sein de la Turquie, et leurs demeures mêmes ne sont pas si inaccessibles, qu'un voyageur curieux, qui s'attire un peu de considération, n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il est vrai que ces faveurs s'accordent rarement, et jamais sans la présence du maître; mais il se trouve quantité de riches Turcs qui affectent de se relâcher de la sévérité musulmane, pour faire connoître à leurs voisins que la politesse et le goût de la société ne sont pas des vertus ignorées parmi eux. De là vient communément que, dans

toutes les provinces frontières, les esclaves chrétiens sont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raison, qui est la crainte que les chrétiens n'usent de représailles dans le même cas. Quoi qu'il en soit, le gouverneur de Hradisch, loin de passer pour un homme dur et farouche, s'étoit fait la réputation de recevoir les étrangers avec beaucoup d'humanité.

Ce fut sur cette connoissance que Verdinitz forma le plan qui devoit servir à la liberté de sa maîtresse. Il le communiqua à son hôte, sans le secours duquel il ne pouvoit l'exécuter. Il faut remarquer que la longueur de son esclavage étoit moins l'effet de la nécessité que de l'amour; car ayant été fait prisonnier dans le cours de la guerre, et son premier maître l'ayant vendu à Hradisch, il n'étoit pas d'un pays si éloigné qu'il n'eût pu donner de ses nouvelles à sa famille, et faire venir aisément le prix de sa rançon, s'il n'eût trouvé dans les charmes et dans la tendresse de Plomby une raison assez forte pour l'arrêter. Il s'étoit ouvert sur sa naissance et ses richesses à l'ami chez lequel il s'étoit retiré, et cette confiance n'avoit pas peu servi à lui assurer son affection et ses services. Il continua donc de lui ouvrir son cœur, et de lui demander l'assistance qui convenoit à son projet. C'étoit de lui faire secrètement un équipage

de voyageur, digne d'une personne de sa naissance, et de le conduire à quelque distance, dans un lieu détourné, où il l'iroit prendre, et d'où il reviendrait dans la ville avec des marques de distinction et d'autres soins qui ne permettroient pas de le reconnoître pour un esclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des domestiques bohémiens, qui pussent favoriser ce déguisement. Un obstacle si insurmontable suffisoit pour renverser toutes ces vues, lorsque le négociant qui vouloit le servir à toute sorte de prix, et se ménager son amitié, l'unique moyen qui pût le faire rentrer dans sa patrie, lui offrit hardiment de se déguiser lui-même en domestique, de faire déguiser de même sa femme avec son fils, et une de ses filles, qui étoient les seuls de ses enfants assez âgés pour cette entreprise, et de l'accompagner au risque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions; l'une, qu'il se logeroit dans le quartier de la ville le plus éloigné de sa maison; l'autre, que cette mascarade ne dureroit pas plus de dix jours, parce qu'il comptoit de faire passer pendant ce temps-là son absence pour une promenade qu'il feroit, avec une partie de sa famille, dans quelques villages voisins.

Verdinitz, moins prudent que brave et honnête, accepta cette proposition avec des transports de reconnaissance, et pour donner plus de vraisem-

blance à la qualité de voyageur bohémien qu'il vouloit prendre en se présentant au gouverneur, il fit quelques lettres de recommandation, sous divers noms connus à Hradisch. Elles étoient adressées à plusieurs personnes dont le négociant connoissoit les affaires, et comme on ne leur demandoit que de simples civilités pour un homme de distinction qui voyageoit dans leur pays par curiosité et par estime, ils se flattèrent tous deux qu'un artifice si innocent ne pouvoit entraîner de suites fâcheuses. L'équipage ne devant consister qu'en habits propres et en chevaux de quelque apparence, le négociant et son fils disposèrent aisément tout ce qui devoit le composer.

Enfin, les mesures étant prises avec toute la sagesse qui pouvoit entrer dans un dessein si téméraire, Verdinitz arriva au milieu du jour à la porte de Hradisch, vêtu suivant l'usage de Bohême, et **suiivi de ses quatre confidens qui passèrent d'abord aisément pour les gens de sa suite.** Quoique la dernière paix fût conclue depuis quelques mois, il fut obligé d'attendre long-temps les ordres du gouverneur, auquel on annonça son arrivée. Cependant la crainte que ce premier obstacle avoit pu lui causer, fut bientôt dissipée par les caresses et les civilités du gouverneur même, qui prit la peine de venir au-devant de lui. Comme il parloit facilement la langue turque, et qu'il ne donnoit point d'autre

motif à son voyage que l'inclination particulière qu'il avoit pour la Turquie, il reçut dès le même jour, des marques de considération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville. Son maître fut un des plus empressés à le voir : il soutint toutes ces visites, avec beaucoup de hardiesse et de bonheur, et le négociant ne joua pas moins heureusement son rôle. Le gouverneur, gagné particulièrement par ses flatteries, lui promit de lui faire voir dès le lendemain tout ce qui pouvoit satisfaire la curiosité d'un étranger. Il lui montra effectivement les plus beaux endroits de la ville, et mille choses que Verdinitz avoit eu le temps de connoître aussi-bien que lui. Il ne parloit point de ses femmes. L'impatience prit au Bohémien, et dès le même soir il résolut de se procurer, le jour suivant, la vue de Plomby, et peut-être de l'enlever.

Comme il n'avoit consenti à prendre la femme et la fille du négociant à titre de domestiques, que pour donner un peu d'éclat à son arrivée, et qu'il avoit été d'avis, avec le père, de feindre dès le premier jour qu'elles se trouvoient mal de la fatigue du voyage, pour en prendre occasion de les faire demeurer tranquillement dans le caravansérail où il s'étoit logé, il lui proposa de les renvoyer à sa maison, mais de permettre qu'il fit voir auparavant sa fille au gouverneur. Cette proposition étoit bizarre. Cependant l'autre, déjà trop engagé pour

s'y opposer long-temps, se paya de l'explication que Verdinitz lui donna de son dessein. C'étoit d'apprendre au gouverneur, avec un air de confiance, qu'il avoit avec lui une maîtresse chérie, qu'il s'étoit proposé de mener dans tous ses voyages; mais que la difficulté des voitures commençant à l'effrayer, il pensoit à la laisser à Hradisch où il la reprendroit à son retour; et comme il n'étoit pas naturel qu'elle pût demeurer seule dans un caravansérail, il vouloit le prier de lui donner un asile dans son sérail, ne doutant pas que s'il étoit honnête homme, il ne lui accordât volontiers cette faveur pour l'obliger, et que s'il ne l'étoit pas, il ne fût porté à la lui accorder de même, dans l'espérance de tirer quelque parti d'une jeune personne qu'on livroit volontairement entre ses mains. Verdinitz espéroit encore qu'avec les précautions qu'il vouloit prendre, il seroit impossible au gouverneur de distinguer les traits d'une fille qu'il alloit lui faire voir en habit d'homme, et son projet étant de se revêtir aussitôt lui-même d'un habit de femme, et de se faire porter au sérail à sa place, il se flatta de conduire si heureusement son entreprise, avec d'autres artifices dont il se réservoit l'exécution, que ni lui, ni le négociant, ni sa famille n'auroient à craindre aucun danger.

En effet, ayant déclaré le lendemain qu'il devoit partir la nuit suivante, il proposa au gouver-



neur, après s'être promené avec lui une partie du jour, de passer par son caravansérail; et lorsqu'il en fut à peu de distance, il lui expliqua tout ce qu'il avoit médité. Celui-ci, loin de se faire presser, accepta ses propositions avec joie. Il vit la jeune personne dans un lieu où l'obscurité avoit été ménagée, et quoiqu'elle n'eut point tout-à-fait changé d'habit, on avoit eu soin de lui faire prendre une posture et quelques autres marques qui faisoient reconnoître son sexe. Cette visite d'ailleurs ne dura qu'un moment. Verdinitz, après l'avoir recommandée au gouverneur comme ce qu'il avoit de plus cher, ajouta qu'il lui feroit prendre l'habillement du pays, et que, pour tromper les curieux, il la feroit porter au sérail dans la nuit. Les adieux se firent à l'instant. Le négociant avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour cette nouvelle scène. Verdinitz, déguisé en femme, et le voile musulman sur la tête, se livra à deux porteurs, tandis que la fille, dont il alloit faire le personnage, tâchoit de faire le sien, en se mettant à la tête de son équipage, et en sortant de la ville. Elle n'eut pas de peine à regagner sa maison, où elle reparut le lendemain fort tranquillement avec le reste de sa famille.

Ainsi le téméraire Bohémien se trouva seul à **soutenir tout le poids de son entreprise. Il arriva à la porte du sérail, où le gouverneur n'avoit pas**

manqué de donner des ordres pour le recevoir. Quelques vieilles femmes qui étoient à l'attendre, le conduisirent dans un appartement où elles l'assurèrent qu'il seroit servi avec toutes sortes de soins. Il affecta d'y donner quelques marques de tristesse et d'ennui. On lui promit que le gouverneur ne tarderoit point à venir le consoler lui-même. C'étoit sa principale crainte; mais comme il avoit prévu cet embarras, il déclara naturellement qu'il étoit résolu de ne voir aucun homme, et que, malgré toute la reconnoissance dont il se croyoit redevable au gouverneur, il ne recevrait pas sa visite jusqu'au retour de celui qui l'avoit mis en dépôt dans sa maison. Cette réponse, qui fut portée sur-le-champ au gouverneur, lui causa de l'étonnement et de l'admiration. Il parut bientôt que son dessein, en le recevant, avoit été de le faire servir à ses plaisirs : mais cette affectation de sagesse à laquelle il ne s'étoit point attendu, l'obligea de suspendre ses desirs, pour examiner du-moins si elle étoit sincère. Cependant il fit donner ordre à toutes ses femmes de voir et de caresser l'étrangère comme une personne qui devoit être quelque temps leur compagne. La curiosité, l'obéissance, le désir de s'amuser, les y conduisit presque toutes. Plomby fut la seule qui ne jugea point à propos de paroître.

Cette aimable et fière Plomby avoit causé, depuis son mariage, de cruels chagrins au gouverneur. Il

n'avoit point encore obtenu d'elle ce qu'une femme ne refuse point à son mari, et son désespoir étoit de n'en point deviner la cause. Il étoit vieux, c'en étoit peut-être une ; mais elle en avoit de plus fortes, qui étoient sa tendresse pour Verdinitz, et le souvenir continuel qu'elle conservoit de la sienne. Dans certains moments, elle avoit tellement irrité son mari par sa résistance, qu'il avoit été tenté, plus d'une fois, de la renvoyer chez son père, et qu'il l'en avoit menacée. Elle, qui ne désiroit rien avec tant d'ardeur, s'efforçoit de plus en plus de lui déplaire par tous les témoignages de haine et de mépris qu'elle pouvoit s'imaginer. Ce fut assez de l'ordre qu'elle reçut de traiter civilement l'étrangère, pour lui faire prendre la résolution de ne lui rendre aucuns soins, et ce seul motif l'empêcha de voir Verdinitz à son arrivée. Mais ensuite étant venue à penser que c'étoit peut-être quelque belle esclave, qui pourroit faire perdre heureusement à son mari ce qui lui restoit d'affection pour elle, il n'en fallut pas davantage pour lui faire souhaiter de la connaître. Elle entra seule dans la chambre de Verdinitz, avec de foibles dispositions à garder la foi conjugale. Ils se reconnurent au premier coup-d'œil, et, dans les premiers transports, elle eut pour son amant des complaisances qu'elle n'avoit point encore eues pour son mari.

Dès le même jour ils délibérèrent sur les moyens

de hâter leur liberté ; mais l'exécution de toutes les mesures que Verdinitz avoit prises avec le négociant, se trouva retardée par des obstacles qui venoient de la disposition intérieure du sérail. Il avoit compté mal-à-propos que les femmes du gouverneur étoient libres de se promener au jardin pour y prendre le frais pendant la nuit, et que le négociant se trouvant de l'autre côté du mur, avec deux échelles et le secours de son fils, il lui seroit facile de profiter de l'obscurité pour dérober son entreprise. Il devoit reprendre aussitôt l'habit de son sexe, et le faire prendre aussi à la compagne de sa fuite, pour se rendre ensemble à la maison du négociant, où rien n'auroit pu les troubler jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé quelque moyen de se retirer en Bohême.

Malheureusement la partie du jardin, où les femmes avoient la liberté de se promener, étoit séparée, par un treillage fort épais, de celle qui touchoit au mur. Cette clôture ne pouvoit pas être forcée aisément, ni tout-d'un-coup. S'il n'avoit fallu que de la patience pour s'en procurer l'occasion et les moyens, un peu de retardement n'étoit pas une si forte raison de s'affliger ; mais il restoit deux affreux sujets de crainte contre lesquels il sembloit que le courage et l'adresse n'avoient aucune ressource. L'un étoit la difficulté de faire savoir au négociant par quel obstacle on se trouvoit arrêté,

et de l'avertir du jour où l'on seroit parvenu à le surmonter. L'autre, incomparablement plus terrible, étoit la barbe de Verdinitz qui croissoit à vue d'œil, et qu'il étoit impossible de cacher.

La grandeur de ce dernier péril obligeant d'y donner les premiers soins, Verdinitz pensoit déjà à s'écorcher plutôt le visage qu'à se trahir par une difficulté si légère. Cependant, comme c'est l'usage des femmes turques de se faire raser une partie de la tête, Plomby ne désespéra point de pouvoir dérober quelque rasoir aux esclaves qui la servoient. Elle s'y employa aussitôt, si ardemment, qu'elle y réussit avant la fin du jour. Son amant se trouva ainsi d'autant mieux à couvert, qu'affectant de porter les cheveux longs, pour marquer que, dans l'absence de celui qu'il feignoit de regretter, la douleur le rendoit indifférent pour la propreté et la parure; les traces de sa barbe, qui n'étoit pas d'ailleurs plus épaisse qu'il ne convenoit à son âge, paroissent moins après avoir été rasée, que s'il eût été obligé de se faire raser aussi la tête.

Les deux amants n'eurent point d'autre peine à essuyer, pendant quelques jours, que celle d'être souvent troublés par les femmes du gouverneur, qui vouloient jouir, comme Plomby, de la compagnie de l'étrangère. Le soir, ils ne manquoient pas de se rendre au jardin, et trouvant toujours quelque prétexte pour se retirer à l'écart, ils cher-

choient au long du treillage quelque endroit qui fût moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un passage. Verdinitz en découvrit un, qui étoit couvert fort heureusement par le feuillage d'un arbrisseau. Le bois lui en parut assez pourri pour ne pas résister long-temps à l'effort de ses mains. Chaque nuit il arrachoit quelque morceau, et bientôt il eut fait un trou assez large pour y passer en rampant contre terre.

Mais que leur servoit-il de pouvoir gagner le mur, s'ils n'étoient pas certains d'y trouver le négociant avec les secours nécessaires pour les délivrer? La fortune veilloit aussi pour eux de ce côté-là. Un jour qu'ils étoient ensemble et qu'ils se livroient à leurs inquiétudes, on leur annonça un marchand étranger, qui avoit été introduit au sérail pour vendre divers bijoux au gouverneur et à ses femmes, et qui leur fut présenté, comme il l'avoit été à toutes les autres. Le soin que le négociant avoit pris pour se déguiser, n'empêcha point Verdinitz de le reconnoître. Il se ménagea avec lui un moment d'entretien. C'étoit assez pour convenir de la nuit et de l'heure où les échelles et les autres secours devoient être au pied du mur. Le zèle du négociant ne surprendra personne, si l'on se souvient qu'avec le motif de l'amitié, il avoit celui de l'intérêt. Il promit d'être exact et fidèle. Rien ne paroissoit plus capable de retarder l'espérance des deux amants.

Cependant elle fut ruinée par un malheur plus cruel que tous ceux qu'on a lus. L'après-midi qui précéda la nuit marquée pour l'évasion, Verdinitz et Plomby s'entretenoient agréablement dans une si douce attente, et leur adresse leur avoit fait trouver divers moyens d'écarter les autres femmes, lorsqu'un esclave, qui leur étoit attaché, sans être tout-à-fait dans leur confiance, vint doucement les avertir que le gouverneur étoit dans l'antichambre à les écouter, et qu'il paroissoit prêter l'oreille avec la dernière attention. Ils se crurent perdus. Sans être sûrs qu'il leur fût rien échappé d'assez clair pour faire connoître leur secret et leur dessein, ils ne doutèrent pas que cette curiosité du gouverneur ne vînt d'une défiance qui devoit avoir quelque fondement, et qu'un mot n'eût suffi par conséquent pour les trahir. Dans le premier trouble, ne prévoyant rien qui ne fût plus terrible que la mort, ils ne pensèrent qu'à se la donner, ou du moins qu'à s'en assurer le pouvoir, en s'armant tous deux d'un des rasoirs qui servoient à Verdinitz.

Heureusement qu'il n'arriva rien qui pût confirmer leur défiance et leur crainte. La vérité étoit que le gouverneur, à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles se recherchoient, et le goût qu'elles trouvoient à se voir et à s'entretenir sans témoins, auroit souhaité d'entendre ce qu'elles pou-

voient se dire dans des conversations si longues et si secrètes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte, et, malgré tous ses soins, il n'avoit rien entendu. Mais n'ayant pu jusqu'alors obtenir la liberté de voir l'étrangère, il résolut de passer ce jour-là sur les considérations qui l'avoient arrêté; il ouvrit la porte et se présenta civilement. Son air, qui n'avoit rien d'irrité, rendit la tranquillité aux deux amants. Cependant, comme il restoit quelques marques d'émotion sur leur visage, et qu'ils affectèrent, pendant leur entretien, l'un de détourner presque continuellement la tête en feignant de pleurer l'absence de ce qu'il aimoit, l'autre de prendre les airs ordinaires de mécontentement et de fierté, le crédule gouverneur venant à découvrir les deux rasoirs, les soupçonna d'en vouloir à leur propre vie, et trembla pour leur intérêt plus qu'elles-mêmes. Il se garda bien de leur déclarer ce soupçon; mais jugeant qu'un mal, tel qu'il se l'imaginait, demandoit les remèdes les plus doux, il leur proposa sur-le-champ les plaisirs qu'il crut propres à dissiper leur mélancolie. Toutes ses femmes furent appelées. Il les laissa ensemble, en leur commandant de se livrer à la joie, et il donna ordre, en particulier, à ses plus fidèles esclaves, d'avoir l'œil sans cesse ouvert sur Plomby et sur l'étrangère.

Ces tendres amants remercièrent le ciel d'avoir fait prendre un si heureux cours à leurs alarmes,



et n'attendant que la nuit pour s'en délivrer tout-à-fait, ils la regardèrent comme la fin de leurs maux. A-peine le soleil eût-il disparu, qu'ils prirent le chemin du jardin. Ils ne trouvèrent pas plus de difficulté qu'un autre jour à s'écarter des femmes qui les accompagnoient, et à s'approcher de leur trou. Préparé, comme il étoit, un moment leur suffisoit pour passer. Verdinitz força sa maîtresse de passer la première. Mais les esclaves qui, suivant l'ordre de leur maître, étoient à quelques pas, sans être aperçus, ne balancèrent point à s'approcher lorsqu'ils virent Plomby disparaître. Ils arrivèrent au moment que Verdinitz, couché à terre, s'allongeoit pour la suivre, et ils l'arrêtèrent facilement dans cette posture. Avec la clé d'une porte qui servoit de communication aux deux jardins, il ne leur fut pas moins aisé de se saisir aussitôt de Plomby.

Ce fut un bonheur pour elle et pour son amant qu'elle ne se fût point assez avancée vers le mur pour les faire soupçonner du dessein qu'ils avoient de prendre la fuite. Le gouverneur, averti de ce qui venoit d'arriver, ne tourna point ses réflexions de ce côté-là, et s'arrêtant à ses premières craintes, il ne douta point que ce ne fût un nouveau mouvement de désespoir, ou peut-être quelque égarement d'esprit qui les avoit portés à une démarche qui ne lui paroissoit pas sensée. Le danger lui parut pressant, et sans rien consulter davantage, il donna

ordre qu'ils fussent conduits dans leur appartement, et gardés à vue chacun de leur côté. Il recommanda particulièrement qu'on éloignât de leurs mains tout ce qui pourroit servir au funeste dessein qu'il leur supposoit.

Ce revers parut si insupportable à Verdinitz, qu'il eût fait sans doute un horrible usage de ses rasoirs, si l'on ne s'étoit hâté de s'en saisir. Il demeura sans consolation et sans espérance, plus tourmenté encore par la crainte de l'avenir que par la ruine d'un projet qu'il avoit cru infallible; car il ne lui restoit pas la moindre voie pour réparer son malheur, et n'ayant plus le secours de Plomby, pour cacher son sexe, il prévoyoit bien que tôt ou tard il ne pourroit éviter des éclaircissements aussi dangereux pour elle que pour lui. Trois ou quatre esclaves qu'il voyoit dans sa chambre, et qui ne lui dissimulèrent pas l'ordre qu'ils avoient d'y être nuit et jour, lui rendoient la violence aussi impossible que la fuite. Enfin, se remettant de son sort à la fortune, il prit la résolution de feindre une maladie violente qui lui serviroit de prétexte pour demeurer continuellement au lit, et pour prendre si peu de nourriture, que venant insensiblement à s'affoiblir, il eût besoin de moins d'efforts lorsqu'il seroit forcé de finir sa vie. Il s'arrêta à cette pensée, et personne ne pensant à s'y opposer, il passa en effet cinq ou six semaines au lit,

sans souffrir qu'on s'approchât de lui pendant le jour, et consentant à-peine le soir à prendre quelques légers aliments dans l'obscurité.

Il n'eut, pendant ce temps-là, aucune nouvelle de Plomby, qui n'étoit pas observée avec moins de soins. Mais le gouverneur, plus étonné que jamais d'une conduite si extraordinaire, résolut à-la-fin de le voir et de l'obliger, malgré toutes ses résistances, à recevoir les secours de la médecine. Il entra dans sa chambre, sans l'avoir fait avertir, et le surprenant dans son lit, il fut extrêmement surpris lui-même de lui trouver une barbe prodigieuse, qui le rendoit moins semblable à une femme qu'à une bête féroce. Soit frayeur, ou d'autres causes qui n'ont jamais été bien approfondies, le pauvre gouverneur fut attaqué sur-le-champ d'une apoplexie violente. Les esclaves, plus attentifs alors à son accident qu'à ce qui le pouvoit causer, l'emportèrent mourant, et n'aperçurent pas même la barbe fatale que Verdinitz avoit toujours eu l'adresse de leur cacher.

Le gouverneur étant mort, sans avoir retrouvé assez de connoissance pour déclarer ses dernières volontés, Plomby, la seule de ses femmes qu'il eût épousée suivant la loi, se trouva d'autant plus libre, que les enfants de son mari étant dans des lieux éloignés de Hradisch, il ne se présenta personne qui pût lui contester l'autorité. Elle en fit usage

aussitôt pour se rendre auprès de Verdinitz, à qui elle fit la barbe de ses propres mains; de sorte que lui ayant fait reprendre l'habit de femme, auquel il étoit accoutumé, aucun Turc n'eut le moindre soupçon de son sexe et de son aventure. Ensuite, de concert avec lui, elle fit avertir le négociant de le venir prendre au sérail, sous prétexte qu'étant de Bohême, il devoit quelques soins à une femme de sa nation.

Le seul frein qui arrêtoit Plomby étoit la crainte de son père, sous l'autorité duquel elle devoit retourner en quittant le sérail. Elle auroit pu tenter tout-d'un-coup de passer en Bohême avec son amant; mais un héritage aussi considérable que celui qui devoit lui revenir, méritoit bien d'être attendu, et Verdinitz même s'étoit rendu à une raison si forte. D'ailleurs il y avoit cent sortes de dangers à courir en prenant témérairement la route de Hongrie, qui étoit l'état chrétien le plus voisin; et le négociant, homme d'âge et d'expérience, étoit un guide capable de surmonter les difficultés. Il falloit donc lui accorder le temps de régler ses affaires, et sur-tout donner à Verdinitz celui d'écrire à Prague, pour ménager avantageusement le retour d'un homme auquel il avoit déjà tant d'obligations. On prit là - dessus le parti d'attendre, et Plomby, après avoir rempli ses obligations au sérail, retourna tranquillement chez son père.

Mais ce ne fut pas sans avoir concerté avec son amant les moyens de se voir. Ils devinrent plus faciles qu'elle n'auroit osé s'en flatter par la disposition qu'elle trouva dans son père à pardonner à Verdinitz, et à souhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité, que le souvenir de sa fidélité et de son attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne se lassoit point de marquer de l'admiration pour un esclave qui s'étoit sauvé de son cabinet sans toucher à son trésor, et ce fut dans un de ces mouvements d'estime et de reconnoissance, que demandant à sa fille s'il étoit vrai qu'elle eût jamais senti de l'inclination pour lui, il lui confessa que s'il l'eût cru né quelque chose, et s'il lui eût reconnu du penchant pour la religion de Mahomet, il n'auroit pas fait difficulté de le choisir pour son gendre. Elle parla de sa naissance, sur les lumières qu'elle en avoit reçues de lui-même et du négociant. Pour la religion, sans se hasarder à rien promettre, elle s'engagea seulement à faire elle-même toutes sortes d'efforts pour le rendre musulman, et elle donna pour nouveau motif à son père le mérite de convertir un homme qu'il trouvoit digne de son estime.

Ainsi Verdinitz fut rappelé dans la maison de son maître, et fut reçu comme son fils plutôt qu'à titre d'esclave. Cependant le vieillard, qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des sentiments de bonté extraordinaires, se sentant affoibli par l'âge, et n'é-

tant plus capable de veiller à son trésor, prit le parti de se faire transporter dans le cabinet où il l'avoit renfermé, et de s'en faire une demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire sortir. Verdinitz demeuroit le maître absolu dans tout le reste de la maison, et pour achever de se concilier l'affection du vieillard, il avoit soin de lui porter des sacs d'or et d'argent, qu'il recueilloit tous les ans de son revenu. C'étoit travailler pour lui-même. La mort vint délivrer enfin le vieillard de ses inquiétudes, et toute sa maison d'une trop longue contrainte. En expirant, il donna sa fille et tout son bien à Verdinitz, sans autre condition que de se faire musulman.

Il étoit question d'éluder cette loi, qui étoit trop claire et trop publique pour être violée impunément. La considération que le premier mariage de Plomby lui attiroit encore dans la ville, et les libéralités de Verdinitz leur donnèrent quelque temps l'espérance de gagner le chef de la religion. Mais Verdinitz, qui avoit eu le temps d'écrire à Prague et de faire la paix du négociant, prit le parti de le faire partir avec tous ses trésors, ou du-moins avec ce qu'il ne vouloit point exposer à l'avidité des Turcs. Ce dépôt se fit si secrètement, que les plus curieux y furent trompés. Le départ du marchand fut ménagé de même avec tant de précautions, qu'il ne passa que pour un voyage de peu de durée qu'il

étoit obligé de faire avec sa famille. Il laissa sa maison meublée, et son fils pour la conduire dans son absence; tandis qu'il emportoit avec les trésors de Verdinitz tous ceux qu'il avoit amassés lui-même.

Enfin, lorsqu'ils furent arrivés à Prague, et que Verdinitz n'eut plus à risquer que ce qu'il étoit disposé à perdre, il exécuta, avec plus de bonheur que de prudence, un projet qu'il avoit médité. Il proposa au nouveau gouverneur de lui accorder la liberté de faire un voyage de quelques mois dans son pays, avec le fils du négociant qui étoit resté dans la maison de son père. On rejeta cette proposition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever aussitôt toutes sortes d'obstacles, il leur offrit de laisser entre leurs mains pendant son absence et pour gage de son retour, sa maison, celle du marchand qui devoit l'accompagner, et tout l'héritage du Turc son patron. On accepta fort avidement cette offre, et ceux qui affectoient le plus de zèle se trouvèrent ainsi intéressés à ne pas trop presser son retour.

Il ne restoit qu'une difficulté. C'étoit l'évasion de *Plomby*, pour laquelle il paroissoit impossible de trouver des prétextes. On eut recours à l'adresse. *Plomby* fut déguisée en homme, et le jour du départ elle passa pour un esclave. Cette fuite romanesque auroit réussi, par le soin que Verdinitz avoit eu de se pourvoir d'une voiture fort légère, et de

six chevaux extrêmement vites , qu'il croyoit capables de le mettre en sûreté avant qu'on pût s'apercevoir de l'enlèvement de sa maîtresse. Mais un jeune Turc , nommé Delmet , amoureux depuis long-temps de Plomby, charmé d'abord du départ de Verdinitz , et désespéré ensuite de découvrir qu'elle avoit consenti à le suivre, fit éclater si haut ses plaintes, que le cadi fut obligé , par bienséance et contre son intérêt, de mettre quelques cavaliers à la suite du ravisseur , avec ordre de le ramener mort ou vif. Delmet partit à leur tête. Il joignit les deux amants à deux journées de la frontière. Le bruit des chevaux ayant fait juger de loin à Verdinitz qu'il étoit poursuivi, la seule ressource, qui lui resta dans un danger si pressant , fut de faire sortir aussitôt Plomby de la voiture. Elle étoit encore sous le déguisement qu'elle avoit pris à son départ. Elle acheva de déguiser ses traits à l'aide d'un peu de boue, et s'étant placée derrière la voiture avec le seul esclave que Verdinitz avoit à sa suite , elle s'anima par l'excès même de sa crainte à jouer son rôle avec intrépidité.

Delmet étant arrivé presque au même moment , on ne se trouva point assez fort pour l'empêcher d'arrêter brusquement la voiture , et de demander où étoit Plomby. Verdinitz et le marchand feignirent d'être surpris de cette question , et répondirent qu'ils ne pouvoient savoir ce qu'étoit devenue une



personne qu'ils avoient laissée à Hradisch. Comme les circonstances parurent confirmer cette réponse, et que les deux esclaves n'étoient que le nombre qui convenoit pour le service de deux voyageurs, l'attention des cavaliers ne tourna point de ce côté-là ; mais Delmet ne put se persuader qu'il eût été trompé dans les soins qu'il avoit pris pour s'assurer de l'évasion de sa maîtresse. Comme il avoit remarqué que la voiture de Verdinitz s'étoit arrêtée derrière un buisson, pendant que Plomby prenoit du temps pour en sortir, il ne douta pas qu'elle ne se fût retirée à l'écart, de concert avec ses ravisseurs, et qu'elle ne fût cachée au long de quelque haie ou de quelque maison voisine, où ils étoient sûrs de la retrouver. Dans cette pensée, il laissa une partie de ses gens pour garder la voiture, tandis qu'avec le reste il se mit à visiter tous les lieux voisins, qui lui parurent propres à servir de retraite. Il y employa une partie du jour. Enfin, las de chercher, et venant à croire qu'il s'étoit effectivement trompé, en croyant Plomby hors de Hradisch, il prit une résolution qui acheva de le rendre tout-à-fait dupe. Ce fut de conduire Verdinitz jusqu'à la frontière, dans la vue non-seulement de s'assurer du départ d'un rival si redoutable, mais d'empêcher aussi que Plomby ne pût le rejoindre, supposé qu'elle eût quitté sa voiture, comme il se l'étoit figuré, et qu'elle demeurât cachée dans quelque

lieu qu'il n'avoit pu découvrir. Ainsi, pendant deux jours de marche, les deux amants furent tranquilles sous cette escorte. Si Plomby eut quelques incommodités à souffrir dans la situation qu'elle fut forcée de garder, le prix que l'amour lui réservait à Prague étoit capable de soutenir son courage. Et ce qu'il y eut de risible dans une aventure d'ailleurs assez sérieuse, c'est que Delmet ayant enfin quitté la voiture, passa plusieurs jours sur la frontière, pour empêcher que l'envie ne prît à Verdinitz de retourner à Hradisch, et pour s'assurer qu'il avoit continué sa route.

Nos deux amants ne tardèrent pas à jouir d'une vie tout heureuse dans le sein d'une famille riche et puissante qui vit arriver Verdinitz et sa maîtresse avec des transports de joie. Le vieux marchand ne fut pas le moins empressé à les féliciter de leur bonheur, et leur restitua toutes leurs richesses qu'il avoit apportées heureusement jusqu'à Prague. Mais lorsque tout paroissoit ainsi se réunir pour les récompenser de leurs peines, ils eurent une alarme qui mérita d'être rapportée comme la fin de leur histoire. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la campagne, sans autre compagnie que leurs domestiques, ils furent surpris de voir entrer dans leur maison, vers le soir, dix-huit ou vingt Turcs, qui mirent aussitôt le sabre à la main, et qui se dispersèrent dans les appartements. Verdinitz, trop mal accompagné pour

penser à se défendre, ne chercha qu'à se cacher avec Plomby et ses enfants; car sa première idée tombant sur l'ancien sujet de sa crainte, il ne douta pas que ce ne fût le cadi de Hradisch ou Delmet qui avoit eu la hardiesse de le poursuivre jusqu'à Prague. Quoique cette imagination fût sans vraisemblance, elle le tourmenta mortellement pendant plus d'une heure que les Turcs employèrent à l'exécution de leur dessein. Ce fut de mettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une superbe fête. Ils s'étoient fait suivre non-seulement par quantité de chariots qui avoient apporté les décorations nécessaires, mais par une compagnie fort nombreuse, qui étoit composée des principales dames de la ville. La diligence des ouvriers ayant répondu à leur ardeur, ils eurent bientôt fait changer de face à la maison; et lorsque tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient proposé, ils ne pensèrent plus qu'à tirer le plaisir qu'ils avoient espéré de la frayeur et de la surprise de Verdinitz. C'étoit la jeunesse la plus distinguée de Prague, qui avoit formé le projet de cette fête, sur les récits qu'elle avoit entendu faire aux deux amants, et qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'ils racontoient continuellement des usages de Hradisch. La comédie même, qui fut représentée par les meilleurs acteurs de Prague, n'étoit que l'histoire de l'esclavage de Verdinitz et de ses entreprises au sérail. Enfin, pour exprimer encore mieux

L'heureuse fin de ses peines, toutes les machines et les habits, soit des musulmans, soit d'esclaves, qui avoient servi au divertissement, furent brûlés sur un bûcher dressé exprès dans la cour.

---

---

## AVENTURES D'UN JEUNE FLAMAND.

---

UN jeune homme, qui étoit engagé depuis près d'un an par des vœux solennels dans un couvent de Flandres, s'évada et fut arrêté le lendemain par quelques personnes chargées de le poursuivre. Il le fut, heureusement pour lui, devant plusieurs témoins à qui il apprit en deux mots son nom et son embarras. Il les assura qu'il étoit fils de M. G...., bailli de B....; qu'il étoit né par conséquent dans la religion protestante, et que ne l'ayant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ses principes, et qu'il n'avoit embrassé que par des nécessités de fortune. Ses plaintes n'empêchèrent point ses gardes de lui faire reprendre le chemin de son couvent, ni ses supérieurs de le tenir renfermé dans une étroite prison. Il se trouva parmi les inconnus dont il avoit imploré le secours,